

Séquence 3 : « Qui est le monstre ? »

Pasiphaé et le Minotaure

Poséidon avait offert un magnifique taureau blanc au roi Minos et, en retour, celui-ci avait promis de l'offrir en sacrifice au roi des mers et des océans. Cependant, il négligea sa promesse ce qui amena Poséidon à se venger. Minos parti en guerre, le dieu inspira à Pasiphaé une passion monstrueuse : elle tomba amoureuse du taureau blanc offert par Poséidon à son mari. Pasiphaé céda à cette passion incontrôlable et des amours de Pasiphaé et du taureau naquit un monstre, mi-homme, mi-taureau. Quand Minos revint de la guerre, il découvrit l'horrible enfant de sa femme...

La flotte¹ de Minos rentre dans les ports de Crète ; le vainqueur immole cent taureaux à Jupiter, et suspend dans son palais les dépouilles² des vaincus. Cependant, opprobre³ de son lit, fruit horrible d'un adultère⁴ odieux, le monstre à double forme croissait de jour en jour. Minos veut dérober au monde la honte de son hymen⁵ : il enferme le Minotaure dans l'enceinte profonde, dans les détours obscurs du labyrinthe. Le plus célèbre des architectes, Dédale, en a tracé les fondements. L'œil s'égaré dans des sentiers infinis, sans terme et sans issue, qui se croisent, se mêlent, se confondent entre eux.

Tel le Méandre⁶ se joue dans les champs de Phrygie⁷ : dans sa course ambiguë, il suit sa pente ou revient sur ses pas, et détournant ses ondes vers leur source, ou les ramenant vers la mer, en mille détours il égare sa route, et roule ses flots incertains. Ainsi Dédale confond tous les sentiers du labyrinthe. À peine lui-même il peut en retrouver l'issue, tant sont merveilleux et son ouvrage et son art !

D'après Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre I, traduit par G.T. Villenave.

Le Minotaure est enfermé dans le labyrinthe créé par Dédale. Tous les neuf ans, il dévore de jeunes Athéniens formant l'impôt dû par Athènes à Minos. Il est enfin mis à mort par Thésée qui put sortir du labyrinthe grâce au fil d'Ariane, la fille de Minos. Cette dernière, amoureuse de Thésée, lui avait donné un fil à dévider à l'aller et à enrouler au retour pour retrouver la sortie du dédale.

Lexique :

1. Une flotte : ensemble de bateaux naviguant ensemble, ici, dans le but de faire la guerre.
2. Une dépouille : synonyme de cadavre, de restes humains.
3. L'opprobre : synonyme du mot « honte ».
4. Adultère : infidélité entre un mari et sa femme.
5. L'hymen : c'est un synonyme du mot mariage.
6. Méandre : c'est le nom d'un fleuve sinueux, aujourd'hui situé en Turquie.
7. La Phrygie : ancien pays d'Asie Mineure

Séquence 3 : « Qui est le monstre ? »

Apollon et Daphné

Apollon est très amoureux de Daphné qui n'est pas amoureuse de lui. Apollon ne renonce pas à elle pour autant.

Apollon est amoureux. Il a vu Daphné, il veut s'unir à elle ; mais elle fuit, plus rapide que la brise légère. Apollon a beau la rappeler, il ne peut la retenir malgré ses paroles : « Ô nymphe, je t'en prie, fille du Pénéé, arrête, ce n'est pas un ennemi qui te poursuit. C'est l'amour qui me jette sur tes pas. Quel n'est pas mon malheur ! Apprends cependant qui tu as charmé ; je ne suis pas un habitant de la montagne, ni un berger, un de ces hommes incultes qui surveillent les bœufs et les moutons. Tu ne sais pas qui tu fuis et voilà pourquoi tu le fuis. J'ai pour père Jupiter ; c'est moi qui révèle l'avenir, le passé et le présent, c'est moi qui marie le chant aux sons des cordes. Ma flèche frappe à coup sûr ; une autre cependant frappe plus sûrement encore, c'est celle qui a blessé mon cœur ». Apollon voudrait parler encore, mais Daphné poursuit sa course éperdue et le laisse derrière elle. Les vents dévoilent sa nudité, leur souffle agite ses vêtements et rejette en arrière ses cheveux soulevés. Sa fuite augmente encore sa beauté. Ainsi le dieu et la vierge sont emportés l'un par l'espoir, l'autre par la crainte. Mais Apollon, entraîné par les ailes de l'Amour, est plus rapide et déjà il se penche sur les épaules de la fugitive, il effleure de son souffle les cheveux éparpillés dans son cou. Daphné, à bout de forces, est toute pâle. Tournant son regard vers les eaux du fleuve Pénéé, elle s'écrie : « Viens à mon secours, mon père ! Si les fleuves comme toi ont un pouvoir divin, délivre-moi par une métamorphose de ma beauté trop séduisante ». À peine a-t-elle achevé sa prière qu'une lourde torpeur¹ s'empare de ses membres. Une mince écorce entoure son sein délicat ; ses cheveux qui s'allongent se changent en feuillage, ses bras en rameaux ; ses pieds, tout à l'heure si agiles, adhèrent au sol par des racines et la cime d'un arbre couronne sa tête. Apollon cependant l'aime toujours. Sa main posée sur le tronc, il sent encore le cœur palpiter sous l'écorce nouvelle et couvre le bois de ses baisers. Il dit alors : « Eh bien, puisque tu ne peux pas être mon épouse, du moins tu seras mon arbre. À tout jamais tu orneras, ô laurier, ma chevelure, mes cithares² et mes carquois³ et ton feuillage restera toujours vert. » Le laurier inclina ses branches nouvelles et Apollon vit sa cime remuer comme une tête.

D'après Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, traduit par G. Lafaye et adapté par Stanislaw Eon du Val.

Lexique :

1. Une torpeur : un engourdissement profond.
2. Une cithare : c'est un instrument de musique à cordes.
Rappelons qu'Apollon est le dieu de la musique.
3. Le carquois : C'est un étui qui sert à ranger les flèches.

Séquence 3 : « Qui est le monstre ? »

Scylla

Circé aime passionnément Glaucus mais celui-ci lui préfère la belle Scylla... Circé décide de se venger.

Furieuse de voir repousser sa tendresse, en un instant Circé broie des plantes vénéneuses et, aux suc¹ horribles qu'elle en tire, elle associe des chants où elle fait appel à Hécate². Après s'être enveloppée de ses voiles d'azur, elle sort de son palais et elle se met en route sur les vagues bouillonnantes ; elle y marche comme sur la terre ferme et parcourt à pied sec la surface des flots. Il y avait une anse étroite, aux contours sinueux³ où Scylla aimait à se reposer ; elle trouvait dans cette retraite un abri contre l'agitation de la mer et contre les feux du ciel, lorsque le Soleil, au milieu de sa course, était le plus brûlant, lorsque des hauteurs du zénith⁴ il avait réduit les ombres à leur plus petite part. La déesse infecte à l'avance cet asile, elle le souille⁴ de ses poisons monstrueux ; elle y verse les suc^s qu'elle a tirés de racines vénéneuses et avec un obscur mélange de mots inconnus, elle compose un chant magique que sa bouche murmure trois fois neuf fois. Scylla arrive ; à peine est-elle descendue dans l'eau jusqu'à la taille qu'elle aperçoit autour de ses deux hanches une hideuse ceinture de monstres aboyants. D'abord, ne pouvant croire qu'ils font partie de son corps, elle veut fuir ; elle repousse ces chiens menaçants dont les crocs l'épouvantent, mais elle a beau fuir, elle les entraîne avec elle ! Elle examine sa personne, cherchant ses cuisses, ses jambes, ses pieds, elle ne trouve à leur place que les gueules béantes d'une meute de Cerbères⁵.

D'après Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIV, traduit par J. Chamonard.

Lexique

1. Suc : substance liquide que l'on tire d'une plante.
2. Hécate : déesse de la lune.
3. Une anse étroite : endroit situé en bord de mer, en eaux peu profondes.
4. Le zénith : point le plus haut atteint par le soleil dans le ciel.
5. Souiller : salir.
5. Cerbère : nom du chien à trois têtes gardien des enfers.

Séquence 3 : « Qui est le monstre ? »

Ulysse et les Sirènes

Dans l'Odyssée, Ulysse raconte comment ses compagnons et lui ont affronté les Sirènes...

Nous apercevons l'île des Sirènes ; car notre navire était poussé par un vent favorable. Mais tout à coup le vent s'apaise, le calme se répand dans les airs, et les flots sont assoupis par un dieu. Les rameurs se lèvent, plient les voiles, et les déposent dans le creux navire ; puis ils s'asseyent sur les bancs et font blanchir l'onde de leurs rames polies et brillantes. Aussitôt je tire mon glaive d'airain¹ et je divise en morceaux une grande masse de cire que je presse fortement entre mes mains ; la cire s'amollit en cédant à mes efforts et à la brillante lumière du soleil, fils d'Hypérion, puis j'introduis cette cire dans les oreilles de tous mes guerriers. Ceux-ci m'attachent les pieds et les mains au mât avec de fortes cordes ; ils s'asseyent et frappent de leurs rames la mer blanchissante. Quand, dans sa course rapide, le vaisseau² n'est plus éloigné du rivage que de la portée de la voix et qu'il ne peut plus échapper aux regards des Sirènes, ces nymphes font entendre ce chant mélodieux :

« Viens, Ulysse, viens, héros fameux, toi la gloire des Achéens ; arrête ici ton navire et prête l'oreille à nos accents. Jamais aucun mortel n'a paru devant ce rivage sans avoir écouté les harmonieux concerts qui s'échappent de nos lèvres. Toujours celui qui a quitté notre plage s'en retourne charmé dans sa patrie et riche de nouvelles connaissances. Nous savons tout ce que, dans les vastes plaines d'Ilion, les Achéens et les Troyens ont souffert par la volonté des dieux. Nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre féconde. »

Tel est le chant mélodieux des Sirènes, que mon cœur désirait entendre. Aussitôt fronçant les sourcils, j'ordonne à mes compagnons de me délier ; mais au lieu d'obéir ils se couchent et rament encore avec plus d'ardeur. En même temps Euryloque et Périclès se lèvent, me chargent de nouveaux liens qui me serrent davantage. Quand nous avons laissé derrière nous ces rivages et que nous n'entendons plus la voix des Sirènes, ni leurs accents mélodieux, mes compagnons enlèvent la cire qui bouche leurs oreilles et me dégagent de mes liens.

D'après l'*Odyssée* d'Homère, Chant XII, traduit par Hélène Tronc.

Lexique :

1. L'airain : synonyme de bronze.
2. Vaisseau : synonyme du mot « bateau ».

Séquence 3 : « Qui est le monstre ? »

Ulysse et ses compagnons chez Circé

Euryloque, compagnon d'Ulysse, lui raconte comment lui et ses camarades furent attirés par la maison de Circé...

[Mes compagnons] découvrent, au sein d'un vallon, les palais de Circé bâtis en pierres polies. Autour de cette demeure étaient des loups sauvages et des lions que la déesse avait domptés en leur donnant de funestes¹ breuvages. Ces animaux, loin de se précipiter sur mes compagnons, se dressent au contraire pour les caresser de leurs longues queues. Ainsi, des chiens fidèles flattent leur maître quand il revient d'un festin ; car il leur rapporte toujours quelques mets friands² : de même ces lions et ces loups aux fortes griffes caressent mes guerriers qui sont cependant effrayés à la vue de ces monstres terribles. La troupe d'Euryloque s'arrête sous les portiques de la déesse à la belle chevelure, et écoute Circé, qui, dans l'intérieur du palais, chante d'une voix mélodieuse en tissant une toile immense et divine, une toile semblable aux magnifiques travaux délicats et éblouissants des divinités célestes. Polytès, l'un des chefs, et celui de tous mes compagnons que j'honorais le plus, parle en ces termes : « Ô mes amis, j'entends une femme, déesse ou mortelle, chanter avec délices dans l'intérieur de ce palais en tissant une grande toile (les parois en retentissent) ; hâtons-nous donc d'appeler cette femme. »

Il dit, et tous mes compagnons élèvent la voix. Circé accourt aussitôt, ouvre ses portes brillantes, nous invite à la suivre, et tous mes guerriers entrent imprudemment dans le palais. Mais Euryloque, soupçonnant quelque embûche³, reste seul sous les portiques⁴. Circé les introduit, et les fait asseoir sur des trônes et sur des sièges ; puis elle donne du fromage, de la farine d'orge et du miel nouveau avec du vin, et elle ajoute ensuite à cette préparation des plantes funestes afin que mes compagnons perdent entièrement le souvenir de leur patrie. Quand elle leur a donné ce breuvage, qu'ils boivent avec avidité, elle les frappe de sa baguette et les enferme dans l'étable ; car mes guerriers étaient alors semblables à des porcs par la tête, la voix, les poils et le corps, mais leur esprit conserva toujours la même force. Malgré leurs gémissements, ils sont enfermés dans une étable. Circé leur jette pour nourriture des glands, des faines⁵ et des fruits du cornouiller, seuls mets que mangent les porcs qui couchent sur la terre.

D'après l'*Odyssée* d'Homère, Chant X, traduit par Victor Bérard, adapté par Marie Blicek.

Lexique :

1. Funeste : qui amène la mort.
- 2 : Quelques mets friands : de la bonne nourriture.
- 3 : Quelque embûche : un piège.
- 4 : Les portiques : galeries couvertes dont la voûte est soutenue par des colonnes.
- 5 : La faine est le fruit d'un arbre, le hêtre.